

Jacques Monod

De retour à Paris, je m'active sur mes deux jambes. D'un côté, l'amitié de Charles Guetta, et son club du *Nouvel Observateur*, me donne les moyens de faire les deux enquêtes de sociologie du présent que j'ai indiquées. D'autre part, mon lien avec Jacques Monod me permet la création d'un centre d'anthropobiologie fondamentale où dialogueraient et collaboreraient enfin biologie et sciences humaines. Monod rallie son ami François Jacob, prix Nobel comme lui, avec qui Johanne et moi devenons amis.

Je m'arrête sur Jacques Monod que j'ai aimé et admiré. Je l'avais connu après la Libération chez une amie commune qui l'avait fréquenté alors qu'il était un étudiant passionné de musique. Plutôt que de suivre sa vocation musicale, son esprit protestant le poussa à la discipline austère de la biologie moléculaire, ce qui lui valut le Nobel. Monod avait quitté plus rapidement que moi le parti communiste, mais nous nous sommes trouvés en communauté d'idées quand nous nous sommes rencontrés. Je le revis encore à Paris chez Chantal et John Hunt, celui-ci écrivain, *executive*, c'est-à-dire administrateur, du Salk Institute de recherches biologiques, dont Monod était un *fellow*. Il contribua à me faire inviter au Salk, où, du reste, il me fit lire le manuscrit du *Hasard et la Nécessité*, livre audacieux qui remplaçait d'un côté le déterminisme par le hasard, de l'autre le finalisme par la téléonomie.

C'était une personnalité aux multiples visages d'un homme de la Renaissance mâtiné de don Juan. Il avait un don d'écrivain et avait écrit une pièce de théâtre, il avait l'esprit politique et pensa même un moment être candidat à la présidence de la République. Il était naturellement philosophe, s'interrogeant sur la solitude humaine dans le Cosmos où l'homme apparaissait tel un Tsigane de l'Univers. Il avait plusieurs maîtresses dont il était adoré, et je soupçonne même Johanne d'avoir temporairement succombé à son charme et à son désir. Il fut lié en dernier lieu à l'épouse d'un de ses fils, femme charmante, reniée par sa famille, dont je reste l'ami. Bref, c'était l'homme multidimensionnel.

Déjà, lors de notre séjour en Californie, alors que je pensais faire un travail sur « anthropologie et biologie », il se préoccupait de son côté de briser la barrière entre l'homme biologique et l'homme culturel, qui elle-même relevait d'une disjonction paradigmatique entre les sciences. Aussi, c'est ensemble que nous songeâmes, de retour en France, à créer un centre international d'études bio-anthropologiques. Comme je l'ai dit, il entraîna facilement dans l'aventure François Jacob, qui reçut avec lui le Nobel en 1965. Monod était un être rayonnant, il se mettait toujours naturellement, mais sans aucune vanité, au premier rang, ce qui suscitait l'irritation secrète de François Jacob. Monod ne se rendait pas compte de cette inimitié au sein de leur amitié. François Jacob publia en 1970, la même année que *Le Hasard et la Nécessité*, son livre important, *La Logique du vivant*, qui n'eut pas le même retentissement, et entretint un discret ressentiment. Il est curieux que Monod et Jacob, qui s'étaient consacrés à l'organisation du vivant, aient ignoré la problématique de l'auto-organisation posée par von Foerster et d'autres depuis 1950.

Je dois évoquer aussi ici un autre grand biologiste, Étienne Baulieu, que j'ai connu au Salk Institute, dont l'œuvre créative comporte l'élaboration de la pilule abortive (antiprogestérone RU 486) et qui, me découvrant un jour fatigué, c'était dans les années 1990, me proposa de prendre du DHEA, mais de faire d'abord une prise de sang pour un dosage selon le besoin de mon organisme. Après lecture de mon bilan sanguin, il me dit que je n'en avais pas encore besoin ; dix ans plus tard, il me fit faire une nouvelle prise de sang qui indiqua la dose quotidienne de DHEA qui m'était nécessaire. Son attention à mon travail au cours des années m'a été d'un grand encouragement.

Mais revenons au centre d'études bio-anthropologiques. Je rallie Claude Lefort, Cornelius Castoriadis, Claude Grégory. Ce dernier est le créateur et directeur de l'Encyclopædia Universalis. Il en a fait une œuvre originale en la désoccidentalisant partiellement et en faisant place aux pensées et penseurs asiatiques, bouddhistes, arabes et musulmans. Lui-même, que j'ai connu au

quotidien communiste *Ce soir*, après la Libération, est devenu néobouddhiste. Il a pu s'amuser à participer avec son beau-frère Francis Blanche au feuilleton radio parodique, « Malheur aux barbus », qui m'a enchanté pendant des mois. Sa culture est immense. Le succès de l'Encyclopædia Universalis fait que le petit pourcentage de droits qui lui revient pour chaque volume, devenu très conséquent, lui permit d'acheter une propriété à Carniol, hameau de Haute-Provence proche de Simiane, où il vit et d'où il part une semaine par mois à Paris pour son travail. Je le dirai ailleurs, mais, après la montagne Sainte-Victoire, j'ai pu travailler avec bonheur à *La Méthode*, chez lui, à Carniol.

Claude Grégory me fit rencontrer Philippe Daudy, gendre du propriétaire fondateur du Centre culturel de l'abbaye de Royaumont, Henry Gouin. Celui-ci avait confié à Philippe Daudy le soin de redonner une nouvelle vie intellectuelle à Royaumont, jusqu'alors lieu de rencontres strictement littéraires. L'idée d'un centre Royaumont de bio-anthropologie fondamentale séduisit Daudy qui offrit l'hébergement à l'abbaye.

Nous faisons quelques réunions, mais le clash se produit entre Monod d'une part, Lefort et Castoriadis de l'autre. Au cours d'une intervention, Monod parle ironiquement de la psychanalyse. Les réactions de Corneille, devenu psychanalyste du troisième groupe post-lacanien, et celles de Lefort, qui se fait psychanalyser par Piera Aulagnier pour pouvoir terminer sa thèse sur Machiavel, sont très violentes. Le plus grave est qu'ils décident de quitter le centre, suivis par Grégory, mécontent du « scientisme » de Monod.

Je suis effondré, non seulement du départ de mes plus proches amis, mais aussi du fait que, pour moi, il y avait une complémentarité antagoniste, féconde, entre leur philosophie et le biologie de Monod, Jacob, puis Changeux. Je voyais une activité à deux étages, le premier avec celle des connexions entre sciences humaines et biologie, le deuxième m'intéressant plus particulièrement dans l'élaboration d'une véritable anthropologie complexe liant l'humain au biologique, au physique et au cosmique, c'est ce que j'avais commencé à faire avec mon intervention au col-

loque international sur l'Unité de l'homme, devenu *Le Paradigme perdu : la nature humaine*.

Monod m'a adjoint Massimo Piattelli, un jeune biologiste italien qui est son disciple et qui organisera avec moi ce colloque à Royaumont. Bien entendu, aucune aide officielle de l'Université ni du CNRS, mais Monod obtient des subventions, dont celle d'un mécène américain, ami de Khrouchtchev. Les Éditions du Seuil acceptent de participer aux frais du colloque qui se tient en septembre 1972 et dont elles publieront les interventions¹.

J'ai pu inviter Henri Atlan, Humberto Maturana, Heinz von Foerster, ce qui ne semble « pas sérieux » ni à Monod ni à Changeux. Atlan, vrai précurseur brisant le dogme de l'ADN programme, est discrètement moqué par Changeux. Von Foerster est pris pour un « clown » par Monod, qui reproche à Piattelli de m'avoir laissé l'inviter. Maturana, qui a élaboré la notion d'*autopoïèse*, est inconnu. Bref, j'ai invité tous les initiateurs et précurseurs de l'idée d'auto-organisation du vivant pour laquelle les biologistes qui ne voient que les interactions moléculaires sont myopes, pour ne pas dire aveugles.